

Quelles réminiscences pour la « Reine du silence » ? Sylvie Vignes

Ah, Nimier, comme l'écrivain ? Ou : Vous êtes parente de l'écrivain ? Ou encore : Vous avez un rapport avec l'écrivain ? Oui, un rapport avec l'écrivain, c'est le moins que l'on puisse dire.¹

Fille de ce Roger Nimier qui fut chef de file des « Hussards » durant l'après-guerre, Marie Nimier, après une vingtaine d'ouvrages de fiction², prend le risque en 2004 de se lancer dans un récit plus intime. *La Reine du silence* tient à la fois de la remémoration et de l'enquête sur celui qu'elle ne peut renier même si pendant longtemps elle a, involontairement mais de manière révélatrice à ses propres yeux, écrasé le « m » et le deuxième « i » dans sa signature : « Comme mon père, je suis large et campée, solidement ancrée sur des jambes trop lourdes. »³, « Nous portons le même nom, le même front et la même souffrance »⁴.

Nous tenterons de montrer que, dans *La Reine du silence*, les réminiscences jouent un rôle capital, mais à travers des avatars qui en rendent l'appréhension délicate.

I] « Angle d'équilibre »⁵

Tout l'enjeu de *La Reine du silence* semble être la quête d'un passé qui coïncide avec la recherche d'un équilibre, la restauration d'une harmonie.

« Il serait tellement plus simple de raconter une histoire avec un début, un milieu, une fin »⁶, observe Marie Nimier à qui ses classeurs agréablement gonflés de pistes pour de nouveaux romans suggèrent l'esquive. Mais l'heure a sonné de regarder en face sa filiation⁷ :

J'ai passé tant d'années à avancer les yeux mi-clos – à croire que je n'ai fait que ça dans ma vie : proprement, sans esclandre, nier l'existence de mon père. Roger Nimier, ou comment s'en débarrasser.⁸

Et pour ce type d'enquête, comme en témoignait déjà *Vies minuscules* qu'on peut considérer comme un – sinon le – modèle du moderne « récit de filiation », la ligne droite et

¹ *La Reine du silence*, Gallimard, folio, 2007, p.91. (C'est cet ouvrage dans cette édition qui sera désormais désigné par les initiales RS).

² pour enfants et pour adultes.

³ RS, p.121.

⁴ RS, p.48.

⁵ Titre emprunté au roman de Wallace Stegner (2003).

⁶ RS, p.119.

⁷ Sujet qui ne cesse en revanche de fasciner les médias comme Marie Nimier le souligne plus loin avec une gentille ironie : « On me demande si, à mon avis, très honnêtement, enfin la question de l'hérédité, en somme, s'il y a des gènes de l'écriture. Tous les ans, c'est la même histoire. Comme les régimes amaigrissants ou le salaire des cadres, le dossier filiation s'impose de façon saisonnière. » (RS, p.86).

⁸ R.S, p.119-120. On note au passage le clin d'œil à Ionesco et à son Amédée.

l'ordre chronologique ne semblent pas les meilleurs chemins. Tout juste vingt ans après celui de Pierre Michon, l'ouvrage de Marie Nimier, dont la structure temporelle est rien moins que linéaire, se présente quant à lui sous la forme de deux cents pages fragmentées en un grand nombre de sections allant de quelques lignes à quelques pages.

La toute première section, tâtonnement vers le ton juste, vers les choix narratifs adéquats illustre exemplairement une des difficultés de d'entreprise et pourrait s'intituler « À la recherche d'un angle d'attaque ». Le paragraphe initial constitue ainsi une sorte de « faux départ » : sans pouvoir satisfaire son auteur en profondeur, il livre déjà au lecteur quelques informations cruciales. Oui, Marie Nimier est bien la fille de l'écrivain Roger Nimier mort dans un accident de voiture en 1962. « Mon père a trouvé la mort un vendredi soir, il avait 36 ans. » : début fracassant, au sens propre comme au sens figuré, l'entrée dans la lecture coïncidant avec une sortie de route, une sortie de vie. Le paragraphe affecte ensuite une sécheresse clinique. Par l'abondance des données chiffrées (« 36 ans », « Aston Martin DB4 », « routes nationales 307 et 311 », « sept bornes de béton »...), il tient du rapport de police. C'est seulement et paradoxalement avec la présentation de l'autre victime⁹ que sont réinjectés, en fin de paragraphe, un peu d'affect et de subjectivité, ainsi que, par un biais inattendu, la première mention du monde des Lettres, puisque, quelques heures avant sa mort, la belle Sunsiaré de Larcône avait signé chez Gallimard le service de presse de son premier roman : *La Messagère*.

Le second paragraphe se présente comme une véritable rafale de négations qui viennent comme raturer ce qui précède : « rien à raconter », « rien à dire », « je n'étais pas dans la voiture », « je n'avais pas vu mon père depuis des mois », « il n'habitait plus à la maison ». Tout se passe comme si Marie Nimier démasquait en sa propre personne un imposteur¹⁰, s'auto-disqualifiait en tant que narratrice : bien trop jeune, pas au courant, pas sur les lieux, pas dans le coup, pas dans le véhicule fatal. La tentative de reconstitution d'une vie et d'une mort qu'elle s'était fixée semble avorter dès son émergence et rappelle au lecteur le titre énigmatique de l'ouvrage, ainsi que la photographie choisie comme couverture de l'édition folio où Marie Nimier, yeux baissés, pose un doigt sur ses lèvres pour (s')imposer le silence. L'explication en sera donnée assez tardivement : le titre de Reine du silence lui a en fait été décerné par une institutrice à l'issue d'un « jeu » d'autodiscipline. Si, de toute sa scolarité, c'est le souvenir le plus net qu'elle ait gardé, c'est sans nul doute à cause de la carte postale qu'elle reçut de son père quelques mois plus tard, et qui constitue une des rares pièces concrètes de son héritage :

*[...] [I]l me demandait en lettres capitales :
QUE DIT LA REINE DU SILENCE ?*

Si cette phrase m'a tant marquée, et si j'éprouve le besoin de la retranscrire encore et encore, c'est qu'elle posait une énigme impossible à résoudre pour la petite fille que j'étais, énigme cruelle et envoûtante qui résume toute la difficulté du métier d'enfant. Énigme qui, à l'époque, se formulait ainsi : Que pourrait bien dire La Reine du silence sans y perdre son titre, et l'affection de son papa ?

*Ou encore : Comment à la fois parler et ne pas parler ?
J'étais coincée. Prise au piège de l'intelligence paternelle.¹¹*

⁹ Cf. commentaires sur l'exotisme du pseudonyme et sur l'exceptionnelle beauté de la passagère.

¹⁰ Plus tard, à la salle des ventes où elle se retrouve en position d'acheteuse anonyme et démunie des lettres de son propre père, elle s'exhorte au courage en ces termes : « [...] [I]l n'y a aucune raison que l'on te mette dehors, tu n'es pas un imposteur, comment dit-on une impositrice, tu as le droit d'être ici, le devoir d'être ici à la mémoire de ton père (enfin, n'exagérons rien) [...] ». *RS*, p.159.

¹¹ *RS* p.170-171.

Au-delà de ce dilemme insidieux, Marie Nimier rencontre, dans son entreprise, des problèmes de logistique, sa vie n'ayant coïncidé avec celle de son père que durant cinq années, dont trois, par conséquent, sans souvenirs conscients, d'après les spécialistes du processus mnésique. Malgré sa matière éminemment intime, son projet, objectivement, relève davantage de la biographie que de l'autobiographie et la mémoire ne saurait suffire pour l'alimenter. D'où l'obligation de recourir à des journaux vieux de quarante ans ainsi qu'à d'autres « sources » :

Je me tourne vers ses amis. Ce qu'ils m'ont dit, ce qu'ils ont publié, les rumeurs qu'ils ont colportées. Drôle de façon de voir son père. De le rencontrer.¹²

Poignants, effectivement, les recours et détours imposés à cette grande petite fille partant à la « rencontre » de son propre père. Homme insaisissable car son goût de la pose masque souvent l'être véritable : à en croire les témoignages recueillis sa personnalité combinerait les extrêmes et marierait tous les contraires. Mais homme qui fascine encore et dont tous semblent se proclamer plus proches que sa propre fille :

[...] [O]n dirait qu'ils se sont donné le mot. Ah vous êtes Marie Nimier, j'ai très bien connu votre père (c'est fou ce que mon père avait comme amis), c'était un homme d'une haute, comment dire, d'un, et puis très, je l'ai même vu le jour de l'accident (c'est fou le nombre de gens que mon père a rencontrés le jour de l'accident), nous étions tous si..

Je souris d'un air désolé. Ce n'est pas une pose, je suis sincèrement désolée, comme on le dit d'un paysage. [...] J'ai envie de me prendre par la main et de disparaître.¹³

Peut-être parce que, comme elle le souligne si bien, Marie est « fille [...] d'un conte de fée qui se termine mal »¹⁴, ce « syndrome d'Alice », récurrent, s'allie à un « syndrome de Petite Sirène » qui la prive chroniquement de ses jambes, sinon de la parole¹⁵ (et qui sera sans doute à la source de recherches sur le thème des sirènes qui devaient aboutir à une thèse mais donnèrent finalement naissance à son tout premier roman : *Sirène*¹⁶).

C'est une vingtaine d'années après l'accident et une vingtaine d'années avant l'écriture de la *Reine du silence*, qu'une rencontre avec le fils de Sunsiarê de Larcône lui a offert un témoignage et un angle d'attaque plus originaux, « un sujet en or »¹⁷ :

¹² RS, p. 12.

¹³ RS, p.94.

¹⁴ RS, p.76.

¹⁵ Cf. ses réactions physiques à l'annonce de la mort de son père : « J'essayai de me lever, mais j'eus soudain la sensation que le sol s'enfonçait sous mes pieds. J'allais tomber dans un trou sans fin, telle Alice dans le terrier du lapin. Je ne savais pas si c'était agréable ou désagréable, si je devais avoir peur ou me laisser glisser. J'avais l'impression de flotter, les bras surtout, ils étaient légers, légers, et si mes jambes m'entraînaient vers le bas, le haut de mon corps semblait retenu par une main qui m'appelait vers le ciel, mes poumons s'ouvraient, ma nuque s'allongeait, je n'étais plus cette petite fille un peu lourde que tout le monde traitait comme un bébé, j'étais une personne investie d'une histoire qui la transcendait, oui, je me sentais dépassée, grandie par la gravité. Je n'aurais pas pu exprimer cela avec des mots, bien sûr, mais je garde la sensation très forte de cette chute qui ressemblait à un envol, et du bouleversement qu'elle provoqua dans mon ventre. Peu à peu, mon corps se recomposa. » (RS, p.37-38)

¹⁶ qui reçoit en 1985 le prix de l'Académie française et de la Société des Gens de Lettres.

¹⁷ RS, p.10.

Il se lançait dans la production musicale et je chantais dans un groupe, Les Inconsolables. Si j'avais cru au hasard, j'aurais pu dire qu'il faisait bien les choses.¹⁸

Nous verrons que le roman tout entier fourmille de ce type de phénomènes difficilement qualifiables que Marie Nimier a tendance à interpréter non comme de simples coïncidences mais comme des signes (émanant des forces souterraines de l'inconscient plutôt que d'un dessein céleste). Se remémorant avec émotion cette rencontre improbable entre les deux « inconsolables »¹⁹, elle ajoute qu'elle aurait pu, jouant sur la « légende » paternelle, tirer de cette scène un best-seller :

Une couverture de presse exceptionnelle où l'on s'empressera de ressortir les photos de l'Aston Martin²⁰ écrabouillée. Et puis non. Il y a vingt ans, je n'ai pas écrit ce livre. Et je ne l'écrirai pas.²¹

Sans qu'elle ait besoin de l'explicitier, le lecteur comprend fort bien ce qu'aurait d'obsène, pour la fille de la victime, cette exploitation du fait-divers, mais ce qu'elle aurait aussi d'absurde pour qui confie, en l'occurrence, à l'écriture une mission d'enquête et de catharsis.

*Ou, si je l'écrivais, je le commencerais autrement.
Je dirais : je suis la fille d'un enfant triste.²²*

Le nouvel incipit envisagé, clin d'œil au titre du roman de Roger Nimier que sa fille préfère, sonne, dans sa forme octosyllabique, comme un glas en sourdine.

La page qui suit présente une autre entrée en matière possible : commencer non par le fracas de la mort mais par « la vie et l'œuvre de Roger Nimier (1925-1962) »²³. Cette fois, le ton adopté évoque plus un manuel de littérature qu'un rapport de police.

Marie Nimier va d'ailleurs jusqu'à imaginer que, pour informer les plus ignorants, elle pourrait tout bonnement « recopie[r] la présentation du livre de poche », mais, nuance de poids, « en l'assaisonnant à [s]a façon »²⁴. On sent la romancière frappée par cette « prédestination à l'ellipse et au raccourci » dont elle semble en grande partie l'héritière, et bouleversée par « l'urgence de [son] destin éclair ». La tragédie finale n'aura pas laissé à Roger Nimier le temps de mûrir et de sortir de ses poses pour affirmer sa nature profonde. Telle définition très jeune *dandy* du hussard par un personnage de Roger Nimier – « Un garçon avec une voiture »²⁵ – souligne ici l'ironie du sort dans toute sa crudité et sa cruauté. (Dans la même veine crue et cruelle, on apprend plus loin que Roger Nimier a, dans le roman

¹⁸ *RS*, p.10.

¹⁹ Voir dénouement tragique et frustrant p.197.

²⁰ Détail « croustillant » supplémentaire : c'est la voiture de James Bond ! (même si *Goldfinger* n'a fait son apparition sur les écrans que deux ans après la mort de Roger Nimier et si l'agent 007 y conduit une DB5 et non une DB4...).

²¹ *RS*, p.10

²² *RS*, p.11.

²³ *RS*, p.11.

²⁴ On trouve effectivement dans cette page des traces indiscutables de cette tendance à l'assaisonnement personnel à travers des formules du genre : « Royaliste version d'Artagnan » (formule humoristique qui n'est pas sans évoquer la formule « communiste tendance Pif le chien » du chanteur Renaud), « il [...] entre en littérature et meurt dans un accident d'automobile ».

²⁵ *RS*, p.11. Reprise d'une définition prêtée à Saint-Anne par Roger Nimier dans *Le Hussard bleu*, Gallimard, folio, 1977, p.95.

qu'il venait de finir²⁶, prêt à d'Artagnan ces dernières paroles : « il n'y a que les routes pour calmer la vie » et que Sunsiaré de Larcône aurait déclaré, le soir même de l'accident mortel, qu'elle l'accompagnait pour « voir ce qu'il a[vait] dans le ventre »²⁷...).

Quoi qu'il en soit, après avoir encore un peu brodé, usant toujours du conditionnel, sur ce possible angle d'attaque :

*Je gratterais un peu, allant jusqu'à retrouver dans la correspondance privée quelques aventures lourdes de sens qui donneraient un éclairage nouveau sur le personnage.*²⁸,

Marie Nimier conclut, lapidaire : « Et je mettrais le tout à la poubelle »²⁹.

« Je n'ai gardé de lui que quelques souvenirs, bien peu en vérité. »³⁰ Si l'on retrouve dans ce nouveau paragraphe l'aveu d'une narratrice condamnée à une certaine incompétence, on entend surtout cette fois, grâce à tout ce qui précède, le manque intime qu'a éprouvé l'enfant, la jeune fille, qu'éprouve encore la quinquagénaire : en lui réside une des motivations majeures de l'écriture.

*Ou alors je commencerai par une visite au cimetière de Saint-Brieuc. Ma première visite, il y a trois ans.*³¹

L'expression optionnelle – fréquente sous la plume de Marie Nimier et qui n'est pas sans rappeler un procédé cher à Pierre Michon pour laisser ouvertes les routes de tous les possibles – est ici infléchie de manière très originale par un soudain passage au futur, révélateur et programmatique qui prend, après tant de conditionnels, le lecteur par surprise. Même si cette première visite à la tombe paternelle est très tardive, Marie Nimier retrouve pour la raconter un style quasi enfantin : « il y a beaucoup de pierres, et des arbres, beaucoup aussi. Beaucoup de tombes alignées comme les petits lits d'un dortoir en plein air. » En parfait contraste avec le début fracassant de cette première section, ce paragraphe offre enfin une vision de la mort euphémisée, apaisée, confirmée par la phrase ambiguë qui la conclut : « Il est bien là. », dont l'absence de virgule valide les deux sens possibles.

En commençant la lecture de *La Reine du silence*, le lecteur se trouve donc embarqué dans ce que les Anglo-saxons appellent « *work in progress* », ce qui exige de lui une participation et une réflexion accrues, et l'incite à l'empathie. Tout entière dévolue à des « essayages » variés, cette première section aboutit finalement à un choix d'angle d'attaque qui se concrétisera dans la section suivante. Il va de soi que le lecteur ne peut pas pour autant faire l'économie des quatre premières pages de *La Reine du silence*, d'une importance capitale, au contraire, par les informations « objectives » qu'elles apportent, mais surtout par le cheminement qu'elles reflètent. D'un démarrage fracassant à une fin apaisée, c'est déjà toute l'histoire d'un long et difficile travail de deuil qui est reflétée ici. Cette première section donne en outre un éclairage irremplaçable sur les motivations d'une narratrice humble, exigeante et terriblement impliquée. Que la quête esthétique se double d'un travail de type thérapeutique se trouve attesté par des formules du type : « quelque chose trouvait doucement sa place »³², et surtout par la clause de *La Reine du silence* : « Je me suis sentie apaisée,

²⁶ *D'Artagnan amoureux*, qui paraîtra deux mois après sa mort.

²⁷ *RS*, p.21.

²⁸ *RS*, p.12.

²⁹ *RS*, p.12.

³⁰ *RS*, p.12.

³¹ *RS*, p.13.

³² *R.S.*, p.146.

comme si le monde enfin marquait une pause »³³. Peut-être la Petite Sirène pourra-t-elle enfin, progressivement, échapper aux crises d'aphasie, de paralysie et d'angoisse.

II] « A history of violence »³⁴

En effet, si l'apaisement est le fruit d'une quête aussi acharnée, c'est parce que, jusqu'à l'écriture de ce livre en tout cas, son père ne reposait pas en paix dans le cœur de Marie Nimier qui va jusqu'à écrire :

*Une peur terrible, invalidante [...] me saisit chaque fois que l'on me parle de Roger Nimier.*³⁵

Tout ce qui s'apparente à des phénomènes de la réminiscence semble entaché d'une terrible violence. En effet, non seulement, la mort du « hussard » fut précoce et violente, mais, d'une certaine manière, c'est sa vie elle-même qui apparaît comme « une saison violente », pour reprendre la belle formule d'Apollinaire. À lire *La Reine du silence*, on pense bien moins à la tonalité heureuse que Proust a attaché aux miraculeuses restitutions et résurrections opérées par la mémoire involontaire qu'à la formule utilisée par Freud dans ses premiers écrits sur ce phénomène mnésique, selon laquelle « c'est de réminiscences » que « souffrent » ses patients.

La souffrance est là, en effet, ainsi que le soupçon qu'elle provient de scènes traumatisantes dont seul l'inconscient aurait gardé trace, à cause de leur ancienneté et/ou de leur caractère insoutenable.

Pour la romancière adulte, le « Rouen-Paris », ligne, selon elle, « propice aux divagations »³⁶, fait d'ailleurs déjà un peu office de divan. Elle y noircit des pages sans projet de relecture et presque sans contrôle de la raison :

Sur l'une d'elles cependant, je retrouve des notes qu'il serait dommage de laisser de côté. Je ne me souviens pas d'avoir tracé ces mots. Par exemple : Roger Nimier avait une culture monstrueuse, une capacité de travail phénoménale, un appétit d'ogre et un cœur trop gros.

Ou encore, Roger Nimier, pour la petite fille que j'étais était un homme dangereux. Physiquement dangereux.

*Physiquement était souligné. Puis raturé.*³⁷

Que cet exercice d'écriture automatique ait laissé émerger tant de termes connotant une surhumanité proche de l'inhumanité (« monstrueuse », « phénoménale », « ogre ») ne laisse pas d'impressionner le lecteur, frappé aussi par le « repentir » qui l'a poussée à rayer complètement l'adverbe « physiquement » mis pourtant d'abord en exergue par le soulignement. « Repentir », à prendre ici, bien sûr, dans son double sens, pictural et moral,

³³ RS, p.202.

³⁴ Titre emprunté au film de David Cronenberg (2005).

³⁵ R.S, p.64.

³⁶ RS, p.65.

³⁷ RS, p.65.

que Marie Nimier commente justement quelques pages auparavant quand elle parle de ses brouillons : « *repentir* était bien, qui disait à la fois le remords et la correction »³⁸.

Mais ce travail d'autocensure est insuffisant : l'inconscient parle fort, et des « fuites » se produisent toujours. Accablée de « rêves d'une violence extrême »³⁹, où son père « appara[ît] sous les traits les plus menaçants »⁴⁰, Marie Nimier finit par entreprendre une démarche auprès de son demi-frère Hugues né d'un premier mariage de sa mère. En quête d'« événements que [s]a mémoire aurait effacés », elle lui écrit l'année précédant la rédaction de *La Reine du silence* pour lui demander s'il a « des souvenirs de bagarres, de scènes auxquelles [elle] aurai[t] assisté et qui auraient pu expliquer ces cauchemars récurrents ».⁴¹ La réponse est mitigée et n'apporte pas toute la lumière. Hugues se souvient que son beau-père s'est occupé de lui avec bienveillance, mais il garde aussi la trace de « malheurs » « en sourdine » :

*Notre mère qui se dirige en sanglotant au milieu de la nuit vers la chambre du fond [...] ; des insultes prononcées entre les dents, à voix si basse qu'on pouvait douter de les avoir entendues [...].*⁴²

Les quelques souvenirs personnels de Marie ont le même caractère à la fois dur et flou, incriminant et incertain : « ce qu'il me racontait aujourd'hui confirmait mes souvenirs »⁴³,

*Mon père perdant l'équilibre. Son corps s'affalant lourdement et ma mère se précipitant vers lui, tentant de le soulever, de le traîner à l'intérieur, alors je[m'approche], je veux aider cette fois, tu comprends, je veux me rendre utile, mais mon père m'aperçoit, je ne sais plus ce qu'il lance, de quel nom il me traite, je ne veux plus savoir. Le lendemain, ça sent mauvais dans l'entrée.*⁴⁴

Non seulement, les souvenirs sont très lointains, mais la remémoration est en outre altérée par cette forme d'autocensure déjà notée, comme si Marie Nimier, d'un même geste, se défendait de se souvenir et se défendait contre ses souvenirs :

*Ici, tout de suite, sans attendre, parce que sinon tu ne le feras jamais : tu devrais dire le canapé du salon éventré par ton père à coups de couteau, les scènes de jalousie, les menaces, la bougie renversée, comme celle de Gepetto, qui faillit mettre le feu à la bibliothèque.*⁴⁵

Si, à lire ce qu'elle dit de ses « brouillons », et de « l'état de confusion qui [l]'habite alors que péniblement [elle] avance sur le chemin de la reconnaissance », c'est le mot « brouillard » qui vient à l'esprit du lecteur, ce n'est pas seulement à cause du tâtonnement intrinsèque à tout travail d'écriture novateur. S'y ajoutent encore la confusion propre à son objet – les réminiscences correspondant, pour reprendre la définition de Sainte-Beuve, au « réveil fortuit de traces anciennes dont l'esprit n'a pas la conscience nette et distincte » – et celle que génèrent des résistances plus ou moins conscientes, voire une « politique de

³⁸ RS, p.62.

³⁹ RS, p.73.

⁴⁰ RS, p.74.

⁴¹ RS, p.73.

⁴² RS, p.75.

⁴³ RS, p.41.

⁴⁴ RS, p.67.

⁴⁵ RS, p.65-66.

l'autruche ». Enfant, par exemple, Marie Nimier était viscéralement incapable de supporter le spectacle de la violence, même au cinéma :

Je n'aimais pas les bagarres [...], je n'aimais pas non plus les gens qui criaient dans les films, ceux qui parlaient trop haut. Ce genre de scènes je préférais les oublier.⁴⁶

Grande est, dans ces conditions, la tentation de garder sa couronne de Reine du silence... En cours de recherche et d'écriture, Marie Nimier découvre d'ailleurs que « le silence est un contrat tacite, un contrat partagé » : « Il y a d'un côté celui qui se tait, et de l'autre celui qui ferme ses oreilles. »⁴⁷. Sa mère en effet a d'abord bercé son enfance et celle de son frère Martin du mirage d'un « couple idéal », les « élev[ant] dans l'idée qu'ils étaient les fruits d'un grand amour »⁴⁸. « Je suis fille de ça, d'un conte de fée qui se termine mal »⁴⁹ commente Marie Nimier, qui avoue n'avoir découvert qu'à vingt-cinq ans sonnés que ses parents étaient en train de divorcer au moment de l'accident, ce qui suppose tout de même une remarquable dose d'incuriosité, de crédulité et de surdité vingt années durant ! Plus tard encore, sa mère, croyant sans doute – à tort – qu'elle était désormais mûre pour l'entendre, avait bien tenté de lui présenter une vérité plus crue, notamment en lui faisant lire un « texte terrible » de Roger Nimier sur le mariage, « deux feuilles dactylographiées » qui « par leur violence (et mon souvenir), valent tous les canapés éventrés du monde »⁵⁰. Mais, comme dit l'adage, il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre, et Marie, alors apprentie romancière, avait, avec un brin de condescendance, rassuré sa mère en soutenant qu'il s'agissait plutôt d'un exercice de style. Elle ajoute : « À l'époque il me manquait encore quelques éléments pour admettre que mon père était tout entier derrière sa plume. »⁵¹ Formule très forte dans son ambivalence qui signifie à la fois qu'il faut prendre les écrits de son père pour autant de déclarations sincères et personnelles⁵² et que son père ne vit que pour l'écriture. Comme elle l'écrira plus loin, en commentant une photo prise sur le pont d'un bateau et reproduite dans *La Gazette du collectionneur*, « caché derrière le livre, c'est mon papa »⁵³.

Ces éléments, comme autant de pièces d'un poignant puzzle, sont la matière première de *La Reine du silence* et c'est justement au moment où ce récit de filiation est en gestation que la mère de Marie « accouche » enfin d'une vérité lourde à porter. Difficile, effectivement, de croire ici au hasard. :

Elle a tout déballé, là, sur le parquet de bois clair, un long monologue qui me laissa sans voix et infiniment reconnaissante qu'elle ait trouvé le courage de rompre le silence.⁵⁴

Le témoignage de la mère est concordant avec celui du demi-frère, mais infiniment plus dérangent :

⁴⁶ RS, p.102.

⁴⁷ RS, p.80.

⁴⁸ R.S, p.75.

⁴⁹ RS, p.76.

⁵⁰ RS, p.80.

⁵¹ RS, p.81.

⁵² Les spécialistes ont bien montré qu'il se projetait, par exemple, à la fois dans Sanders et dans Saint-Anne.

⁵³ RS, p.164.

⁵⁴ RS, p.66.

Tu devrais dire [...] le pistolet braqué sur la tempe de ton frère – je n'étais pas encore née, c'est ma mère qui m'a appris ça l'année dernière [...].

Voilà comment les choses se sont passées. On plutôt : voilà ce que ma mère m'en raconte. Martin était dans son berceau, au pied du lit conjugal. Mon père a sorti un pistolet de sous son oreiller et l'a placé sur la tempe de son fils. Martin ne pleurait pas. Non, ce n'est pas parce qu'il pleurait que mon père a fait ce geste terrible. Et même s'il avait pleuré, c'est stupide ce que tu dis là, même s'il avait pleuré ?⁵⁵

Marie Nimier utilise souvent cette seconde personne du singulier énigmatique dans *La Reine du silence*. On pourrait l'interpréter comme une apostrophe qu'elle s'adresse à elle-même, le dédoublement permettant en l'occurrence de mettre à distance une question idiote bien que « naturelle ». Ici, la question tragi-comique l'entraîne en tout cas sur le chemin de l'humour noir :

Mon père avait de drôles de façons d'exprimer sa tendresse.

De drôles de façons de marquer son affection, sur le cou de ma mère, par exemple, quelques années plus tard, ces empreintes de doigts de chaque côté de la trachée...⁵⁶

Marques de strangulation dont Marie a la réminiscence visuelle, sans qu'on lui ait dit, bien sûr, à l'époque, qui en était responsable, mais n'a-t-elle pas pu alors, sans en garder le souvenir net, sans avoir vraiment compris de quoi il s'agissait, avoir eu vent de la procédure judiciaire engagée par sa mère juste avant l'accident ?

Ma mère avait demandé la séparation de corps, séparation qui lui avait été accordée sans discussion au vu des pièces versées au dossier. Il y avait eu ces marques bleues sur son cou, c'était consigné quelque part dans un registre de police, et la tentative de suicide [...].⁵⁷

Or, de cette tentative, contrairement à toute vraisemblance, Marie garde aussi un souvenir visuel :

Des draps blancs en apparence [...]. Les voilà qui trempent dans la baignoire. C'était bien avant l'installation de la machine à laver [...]. Des draps blancs d'où s'échappent des filaments de couleur rouge. Je plonge ma main dans la baignoire, l'eau est froide, je touille un peu. Un nuage rosé s'élève au-dessus du tissu. J'ai mouillé la manche de mon pyjama. Je m'essuie le bras sur le peignoir accroché au mur, il tombe, je ne suis pas assez grande pour le raccrocher. [...] Dans la poubelle de la salle de bain, quelque chose attire mon regard. C'est une lame de rasoir [...]. Mais [...] si je n'ai rien vu, comment expliquer ? [...]

Comment expliquer ma phobie des couteaux en général, et des lames de rasoir en particulier, et cette façon que j'ai toujours eue de me protéger les poignets ? [...] Dès que j'ai su tricoter, je me suis confectionné de larges bracelets de laine qui m'aidaient à affronter le monde [...].⁵⁸

⁵⁵ RS, p.66.

⁵⁶ RS, p.65-66.

⁵⁷ RS, p.76.

⁵⁸ RS, p.126-127.

L'émotion et l'implication extrêmes semblent ici priver Marie Nimier de sa lucidité habituelle. N'est-il pas, en effet, plus vraisemblable qu'elle ait surpris une conversation où il était question de la tentative de suicide de son père ? Elle se souvient, par exemple, nettement, avoir entendu sa nounou, qui la croyait endormie sur le canapé, parler à un ami de ce type de suicide :

Elle disait que, pour ne rien sentir, il suffisait de se trancher les veines sous l'eau. Se les trancher, insistait-elle, comme on tranche du pain ou une botte de poireaux.⁵⁹

N'est-il pas plus vraisemblable, donc, qu'elle ait refoulé, au moins dans sa partie la plus traumatisante, ce souvenir auditif réel très ancien, mais qu'il ait refait surface sous forme de – faux – souvenir visuel ? Si le père s'était taillé les veines dans la baignoire, les draps n'auraient rien à y faire, et s'il l'avait fait dans les draps blancs de son lit, il est peu probable que son épouse les ait « tranquillement » mis à tremper dans la baignoire ! Quant au rasoir jeté dans la poubelle de la salle de bain, il est encore plus visiblement l'indice d'une reconstitution imaginaire. Mais reconstitution d'après des événements réels : Marie a dû souvent voir des draps mis à tremper dans cette baignoire, et pourquoi pas ? tachés de sang (sans aller chercher plus loin, Marie Nimier raconte qu'enfant elle était sujette à des crises de violents saignements de nez), et Roger Nimier a bien tenté de se taillader les veines.

A la toute dernière page de la *Reine du silence*, le lecteur apprend enfin qu'âgée d'un an Marie a eu la jambe brisée :

[...] [C]ette fracture précoce m'est toujours apparue comme le signe de quelque chose que j'ignorais, quelque chose qui n'avait peut-être rien à voir avec une chute ou un escalier et que tout le monde voulait oublier.⁶⁰

Que Roger Nimier soit ou non impliqué dans cet « accident », il n'est pas étonnant que de cette atmosphère d'*omerta* et de ce halo de réminiscences ressorte l'image d'un homme dangereux, et lorsque la narratrice essaie de se raisonner en se disant que son père « n'était pas un être facile, certes, mais [que] jamais il n'aurait touché à un cheveu de ses enfants », elle ajoute soudain, bousculant les interdits :

À un cheveu peut-être, mais au reste ? À ces choses fragiles qui se construisent dans les premières années ? À ce corps avide de tendresse qui se hisse sur la pointe des pieds pour lui donner à manger un œuf au plat en plastique ?⁶¹

Elle fait cette fois-ci allusion à un souvenir authentique et particulièrement désagréable. S'inquiétant de ne pas voir son père sortir de son bureau pour les repas, la petite fille avait eu la généreuse mais imprudente idée de le ravitailler elle-même. Or, débarquant dans le « Saint des Saints » avec son plateau de dînette, elle est rabrouée par un « Quoi, encore ? » aussi brutal qu'injuste⁶², avant que l'arrivée de la baby-sitter ne vienne soudain

⁵⁹ RS, p.126.

⁶⁰ RS, p.202.

⁶¹ RS, p.77.

⁶² Il semble en effet que Roger Nimier était bien plus souvent « chez Gallimard » que chez lui. Bien qu'en outre « dressés » à respecter le travail paternel et très discrets, comme le souligne assez le titre *La Reine du silence*, ses enfants restaient néanmoins pour l'écrivain des sortes d'*impedimenta* (voir le très éclairant commentaire de Marie Nimier sur cette famille lexicale : « Empêcher, être empêché, du bas latin *impedicare*, prendre au piège, entraver, lui-même dérivé de *pes, pedis* : pied. » (RS, p.105).

radoucir le ton paternel. Revenant plus tard dans l'ancre après le départ de l'ogre, la petite Marie trouve « l'assiette en plastique dans sa corbeille à papier, parmi les brouillons et les bouteilles de bière. » :

*L'œuf au plat est resté sur la table. Il a servi de cendrier. Un mégot est planté à angle droit dans le jaune, creusant un cratère dans le plastique calciné. J'ai appris récemment que mon père fumait très peu.*⁶³

Un souvenir de ce genre ne peut-il pas déjà lui avoir fait obscurément deviner ce qu'elle apprendra bien plus tard de la bouche de sa mère à propos du « sadisme ordinaire »⁶⁴ de Roger Nimier ?

Et lorsque à vingt-cinq ans, elle fait elle-même, du pont de l'Alma, un plongeon dans la Seine « qui à tous – [elle] compris – parut inexplicable » après avoir avalé quatre boîtes de barbituriques, n'obéit-elle pas à une injonction paternelle qu'elle a devinée à défaut de l'avoir encore lue ? Quoi qu'il en soit, découvrant avec émotion vingt ans plus tard chez un collectionneur, des lettres de son père dont une écrite précisément le lendemain de sa naissance qu'elle commence à lire « comme on ouvre un cadeau », elle tombe, après des blagues de potache sur des godemichés et juste avant les salutations d'usage, sur ces deux lignes :

*Au fait, Nadine a eu une fille hier.
J'ai été immédiatement la noyer dans la Seine pour ne plus en entendre parler.*⁶⁵

À la notion d'inconscient collectif, acceptée aujourd'hui bien au-delà du cercle étroit des jungiens, j'ai envie d'adjoindre, dans le cas de *La Reine du silence*, celle d'« inconscient familial ». Marie Nimier commente ainsi la profession de son frère Martin, devenu anesthésiste-réanimateur :

*J'ai l'impression que nous exerçons le même métier sous des formes différentes. [...] Je ne sais comment mon frère réagira à la lecture de ces lignes, mais il me semble que ce fut pour nous le seul moyen de survivre à la double nature de ce père fantôme. Ni vraiment là quand il était présent, ni vraiment absent quand il nous quitta.*⁶⁶

Marie Nimier qui déteste collectionner les objets⁶⁷, s'est pourtant « constitué dans le premier tiroir de [s]on bureau une drôle de collection » :

⁶³ RS, p.72.

⁶⁴ RS, p.127.

⁶⁵ RS, p.142.

⁶⁶ RS., p.43. Marie Nimier commente cette découverte à la section suivante : « Cette coïncidence entre cette drôle de façon d'annoncer ma naissance et ma tentative de suicide, appelons ça une coïncidence, me laissa non pas triste, mais bouleversée. Ce que j'avais découvert tenait à la fois de la révélation — des ces satori décrits par les Japonais comme des éblouissements de l'œil, des illuminations — et de l'amertume. » (RS, p.145).

⁶⁷ RS, p.136-137.

[...] [A]u fil de mes lectures, j'ai mis de côté des textes qui parlent des différentes parties de notre anatomie. Ils sont classés par éléments, en partant du bas. Pied, cheville, mollet... Patiemment, je dresse l'inventaire comme on dresse une table, mettant chaque chose à sa place, chaque organe ayant sa chemise, chaque membre son dossier. J'ai recopié cette phrase de Paul Valéry sur la couverture de l'un d'eux : « L'homme n'est homme qu'à la surface. Lève la peau, dissèque : [...] tu te perds dans une substance inexplicable, étrangère à tout ce que tu sais et qui est pourtant l'essentiel ». ⁶⁸

Quant à son frère, à côté de son austère travail d'anesthésiste, il entretient un hobby qui peut paraître aussi frivole qu'absurde : la création d'un site Internet sur... les chaussures.

Une clef commune possible pour ces deux « collections » apparaît à la fin de l'enquête menée par Marie Nimier. C'est son mari qui lui « révèle »⁶⁹ une singulière anecdote connue semble-t-il de tous... sauf d'elle-même : le « hasard » – encore lui – a voulu que Frédéric Dard et son épouse passent, quelques heures seulement après l'accident de 1962, sur la nationale fatale. S'arrêtant pour voir s'ils peuvent encore porter secours à quelqu'un, ils ne trouvent qu'une chaussure masculine qu'ils reposent doucement dans l'habitacle. C'est seulement le lendemain qu'ils apprendront qu'elle appartenait à leur ami Roger Nimier. Histoire cruelle et tendre à la fois, qu'on a dû éviter de raconter à Martin et Marie, mais qu'ils ont sans doute obscurément entendue et retenue, et dont leur vie d'adultes s'est trouvée en partie tissée, chacun œuvrant plus ou moins à son insu à la « reconstitution » du père perdu.

Sylvie Vignes, Université Toulouse Jean-Jaurès

⁶⁸ RS, p.153.

⁶⁹ Ou « rappelle » ?